

Mohammed Rachid Beneddra, University of Tlemcen, Algeria

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.99-109

## Exister malgré l'Autre : pour une lecture psychanalytique du roman de Hedja Bensahli, *Orages*

Exist in Spite of the Other: For a Psychoanalytic Reading  
of the Hedja Bensahli' novel *Thunderstorms*

### RÉSUMÉ

Le présent article relève d'une analyse psychanalytique du personnage féminin dans le premier roman de Hedja Bensahli, afin de mettre en perspective la notion de l'altérité et ses différentes manifestations selon une approche énonciative, permettant de déceler les ramifications discursives sur plusieurs époques représentant le parcours de vie du protagoniste, pour mettre en lumière la symbolique de l'idiosyncrasie féminine algérienne depuis la période postindépendance.

Mots-clés : psychanalyse, altérité, discours, voix féminine

### ABSTRACT

The present article deals with a psychoanalytic analysis of the feminine character in the first novel of Hedja Bensahli, to highlight the otherness notion and its different manifestations according to an enunciative approach, allowing us to detect discursive ramifications on various eras, in order to show the symbolism of the feminine Algerian idiosyncrasy since independence.

Keywords: psychoanalyse, otherness, discourse, feminine voice

### 1. Introduction

Dans son premier roman paru en 2019, *Orages*, Hedja Bensahli traite d'une problématique assez particulière, retraçant le parcours de vie de son protagoniste à partir de l'âge de trois ans. De prime abord, il y a une condition sine qua non entre le Moi social et le Moi créateur dans l'écriture romanesque ; c'est pourquoi il est important de démontrer l'influence de l'un sur l'autre. Pour ce faire, analyser ce roman à partir d'une lecture psychanalytique, permettrait de comprendre le conflit de la femme avec les hommes dans la société algérienne.

De l'enfance à l'âge adulte, Madame Bendjebli mène un combat contre vents-et-marées, juste pour exister. Cette revendication identitaire se construit dans différentes situations d'énonciation, suscitant un questionnement sur la relation entre le Même et l'Autre. Serait-ce une relation complémentaire, ou une confrontation entre le subconscient et l'inconscient du protagoniste ? Comment

---

Mohammed Rachid Beneddra, Department of French, University of Tlemcen, 22, Rue Abi Ayed Abdelkrim  
Fg Pasteur B.P 119 13000, Tlemcen, rachid.beneddra@univ-tlemcen.dz, rasheed-b@hotmail.com,  
<https://orcid.org/0000-0002-0960-6899>

s'identifie son alter-ego par rapport à son altérité ? Pour corroborer ces hypothèses, en analyse du discours, il est judicieux d'opter pour une approche énonciative, car l'énoncé est « l'atome du discours » (Foucault, 1968, p. 107).

Madame Bendjebli symbolise en même temps le subconscient féminin, et le Moi créateur, car il s'agit toujours d'une femme. L'énonciatrice commence par un soliloque empli d'obstination où, encore toute petite, elle s'impose à l'ordre établi par l'usage, en disant : « Non ». Ce désir de reconnaissance en tant qu'être légitime d'une autodétermination, rompt le lien de subordination que vit l'enfant. à l'âge de trois ans, elle refuse de remonter sa chaussette pour prendre une photo de famille le jour de l'Aïd<sup>1</sup>, juste pour tenir tête à son oncle, en se disant : « Le bras de fer peut commencer » (Bensahli, 2019, p. 7). Cet énoncé embraye un discours intérieur, représentant la relation entre le conscient et le subconscient dans la vie de la femme en Algérie, comme en France. De fait, la mobilité a chamboulé le cheminement du protagoniste, une fois mariée en France.

La relation entre le subconscient et le conscient dans la construction de l'ego du protagoniste, contribue à façonner son alter ego, ce qui nécessite une mise en avant de cette relation triangulaire.

## 2. Le subconscient féminin

L'acte d'écriture ne se fait pas ex nihilo, car l'auteure est témoin de réalités sociales dont elle fait une opinion. Autrement dit, Hedia Bensahli est un acteur social, posant un regard critique sur la société algérienne, où les comportements de la femme sont ataviques. Cela se manifeste dans la première situation d'énonciation dans le roman :

Dans cette maison familiale, construite probablement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs destins se sont bâtis. Elle tient lieu, maintenant, aux prémices de l'Indépendance, de maison de vacances et regroupe les enfants Bendjebli (p. 8).

Le sort de l'héroïne est préétabli par l'usage conservé de génération en génération, ce que l'énonciatrice appelle « les siècles de la pudeur » dans l'énoncé : « Les siècles de horma<sup>2</sup> ont aussi la peau dure » (p. 9). Cette pudeur est l'emblème de la société algérienne, mais les mutations sociales n'ont pas épargné le parcours de vie de la fillette. Ce bras de fer avec l'homme est une rébellion amenant l'enfant à se démarquer parmi les Bendjebli, car l'énonciatrice dit : « D'habitude, un simple regard de l'homme suffit à infléchir la moindre résistance. Là, non! » (p. 23). Cette obstination prend de l'ampleur dès que la fillette fête ses dix-huit-ans, en affirmant :

<sup>1</sup> Fête religieuse.

<sup>2</sup> La pudeur.

J'ai 18 ans et je cesse d'être vierge...L'ordre établi prend progressivement les contours d'une aliénation ! Du haut de mon adolescence à peine consumée, mon silence hargneux se mue, sinon en colère maintenant difficilement contenue, en tout cas en une frustration engagée par des us me paraissant d'un autre monde : une servitude. Une soumission absolue dont le but m'échappe, mais que j'ai décidé de renier (p. 25).

S'imprégnant de la société française, la jeunesse algérienne n'est pas à exclure de la révolution sexuelle de mai 1968, comme l'indique l'énonciatrice : « La vague soixante-huitarde ayant déferlé sur nous avec plus de douze ans de retard » (p. 38). Cette situation sociohistorique est un autre indice sur la situation d'énonciation qui souligne l'influence de la société française en Algérie. Si les pratiques sexuelles en dehors du mariage, vont à l'encontre des mœurs en Algérie, cela n'est qu'une revendication d'un droit légitime en occident. Or, l'énonciatrice se considère comme libertaire, et non comme une libertine, car elle n'est pas vraiment consentante dans ses relations sexuelles, en disant : « nous nous considérons comme libertaires, surtout pas libertines » (p. 38). Ce discours soulève un problème au niveau du subconscient, car l'obéissance de la femme à l'homme est une soumission que l'auteure dénonce.

L'énonciatrice considère sa première relation sexuelle comme une vengeance contre l'homme, puisque c'est prémédité par le subconscient. L'acharnement du subconscient l'emporte sur le conscient de la femme quand elle se trouve dans une impasse que l'énonciatrice appelle une aliénation, due à une frustration, ce que Sigmund Freud appelle : *Versagung*. Ce mot est traduit en français : la frustration à la suite d'une interdiction, ce qui a permis au protagoniste de sortir de son silence, dénonçant sa soumission, tout en vivant une autre frustration, à savoir l'aliénation. Cette dernière rend la femme névrosée au sens freudien :

Ces *Versagungen* imposées par la culture dominent le vaste champ des relations sociales des hommes ; nous savons déjà qu'elles sont à l'origine de l'hostilité contre laquelle toutes les cultures ont à se battre (Freud, 1908, p. 197).

Cela sous-entend le choc générationnel qui, dans ce cas, existe entre le conscient et le subconscient du protagoniste. A fortiori, elle est incapable de conjuguer les principes qu'on lui a inculqués, et la mutation sociale depuis mai 1968. Or, comme l'auteure intitule le chapitre d'où la citation citée supra : « Illusions », la délivrance au nom de la liberté du corps de la jeune fille demeure utopique, car elle finit par devenir marginale aux yeux de son entourage, comme le souligne l'énonciatrice :

Nous sommes donc plusieurs à plonger dans cette liberté dite d'indifférence sans en avoir vraiment conscience, nous l'appropriant comme une essence plutôt que de nous poser les bonnes questions, celles de la force de nuisance du contexte social (p. 26).

L'énoncé « sans en avoir vraiment conscience », arbore l'effet de la subconscience sous la forme d'un jugement sur la femme libre sexuellement, ce que l'énonciatrice revendique : « Il est question de ma « défloration ». Quelle laideur, ce mot ! Si la fleur est prise, que reste-t-il » (p. 27). Cette affirmation indique que la valeur de la jeune fille s'arrête à sa virginité comme un gage de bonne conduite. Cela relève de la conscience collective qui sous-tend la subconscience chez la jeune fille, y compris l'auteure, étant de la même génération, ce que Moussa Nabati (2008) appelle l'hérédité psychologique :

capter du côté de ses ascendants ce qui est demeuré précisément inconscient chez eux, non-dit, refoulé, secret, interdit d'accès à la parole, à la représentation et à l'élaboration consciente, ou, d'une façon générale, tout ce dont le deuil n'a pu être accompli : conflit, trouble, accident, mésaventure (p. 12).

Djamel représente une altérité méprisant la femme au point où l'énonciatrice avoue : « paradoxalement, il n'a pas sous son corps la femme tant chérie, même pas une femme... J'ai le pénible sentiment d'être réduite à un instant » (Bensahli, 2019, p. 27). Cela prouve que la première relation sexuelle du protagoniste fut considérée comme un viol, puisqu'elle avoue : « Je scrute encore ses yeux : le plaisir est solitaire » (p. 28). Cette frustration résulte d'un plaisir non partagé, car la jeune femme vit une castration si elle est privée de jouissance. Ce cumul de frustrations ne fait qu'aggraver la situation de la jeune fille, comme l'indique l'énonciatrice : « Pour lui, jouissance, satisfaction, bonheur et ravissement. Pour moi, affliction, désillusion, malheur et... damnation » (p. 28). De là, un discours de soumission portant atteinte à la personnalité de la femme. De même, Jacques Lacan affirme :

L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui (Lacan, 1966, p. 732).

Si la jeune fille préserve sa virginité jusqu'au mariage, elle est obligée d'opter pour la sodomie. Cela s'avère au travers de l'énoncé suivant : « Et bien elles sont vierges ! Oui, vierges ! Elles ne donnent pas l'hymen ! Elles se couchent à plat ventre ! » (Bensahli, 2019, p. 42). Cette virginité travestie, juste pour la nuit de noces, serait un symptôme de schizophrénie, entravant la reconnaissance de soi. L'emprise sociale algérienne est tellement stigmatisante que certaines filles pratiquent la sodomie pour préserver l'hymen. Ainsi, l'auteure dénonce cette hypocrisie allant à l'encontre des pratiques culturelles, établies par l'ordre social en Algérie. Aussi, il faut reconnaître que ces filles sont névrosées, car elles sont tiraillées par l'assouvissement de leur désir, et la conscience morale. Ce conflit entre le désir et le devoir est la résultante de l'effet de l'Autre, ce que Jacques Lacan définit :

le maniement de la frustration, cache son angoisse du désir de l'Autre, impossible à méconnaître quand elle n'est couverte que de l'objet phobique, plus difficile à comprendre pour les deux autres névroses, quand on n'a pas le fil qui permet de poser le fantasme comme désir de l'Autre (Lacan, 1966, p. 824).

Comme le subconscient féminin est préétabli à l'obéissance, le conscient n'a même pas lieu d'exister : une revendication illégitime. Une fois l'acte sexuel consommé dans une relation extraconjugale, la femme est réduite à un déchet de la société, comme l'indique l'énonciatrice :

J'ai quand même le sentiment, maintenant, et du haut de mes dix-huit ans, de m'être transformée en simple matière ouverte, béante, un cadeau, débarrassé de son papier d'emballage ... Dois-je persister dans mon emballage ? (Bensahli, 2019, p. 29).

Une autre frustration se rajoute à la conscience de la jeune fille qui, voulant se venger, elle n'a fait qu'aggraver sa situation. De fait, l'enfance et l'adolescence, ainsi que le premier rapport sexuel, sont les fondements de la vie d'adulte, c'est pourquoi le psychanalyste Moussa Nabati affirme : « Guérir son enfant intérieur signifie le rechercher, le reconnaître, l'écouter pour pacifier ses liens avec lui » (2008, p. 12).

Le bras de fer que la jeune fille a commencé à l'âge de trois ans, n'est pas encore terminé, car elle accumule des frustrations ad nauseam, voulant s'imposer à l'homme. Mais, le combat est long pour se reconstruire à l'âge adulte. La jeune fille est damnée, vu ce que son entourage pense d'elle. Elle vit des contraintes sociales, religieuses et ataviques : les trois piliers régissant la société algérienne, contribuant au développement de l'inconscient féminin.

### 3. L'inconscient féminin et l'identité

Le personnage principal endosse des caractéristiques typiquement algériennes. Le combat de la jeune femme prend de l'ampleur avec l'âge, car il ne s'agit plus de sang comme gage de virginité, mais du sang du peuple algérien pendant les années 1990. Force est donc de reconnaître une imbrication de récits, pour passer d'une situation d'énonciation à une autre situation d'énonciation représentant l'âge adulte du protagoniste, lorsque l'énonciatrice dit :

Les journalistes écrivent puis meurent. D'autres les remplacent, puis ils meurent à leur tour. Les universitaires tentent d'agiter des idées, on leur répond par des balles. Et c'est ainsi qu'ils se relaieront pour arracher le droit de dire (p. 93).

Le prologue de Milan Kundera, a pris une nouvelle ramification discursive, nourrissant l'envie de quitter l'Algérie pour la France chez le personnage principal. Ce basculement spatial, fait naître une nouvelle frustration chez la jeune femme en quête d'un monde meilleur, ce que Sigmund Freud appelle *Versagung*. De là, il

faut souligner qu'il y a un changement au niveau de l'identité de la jeune femme, du moment où elle projette de commencer sa « carrière française » (p. 109). Endosser une nationalité étrangère, relève d'un problème identitaire, car la jeune fille s'en invente une nouvelle dans un pays étranger, au détriment des valeurs qui lui ont été inculquées depuis son enfance. Mais, sur le plan religieux, tout individu a une destinée préétablie.

Ce monde prédestiné a une grande influence sur l'inconscient du personnage principal. Si la jeune femme s'était adonnée au plaisir charnel hors du contexte de mariage à l'instar de la femme européenne, elle était aussi contrainte, malgré elle, à s'approprier d'autres aspects de son identité. Cette nouvelle identité n'est qu'un masque favorisant l'intégration d'une nouvelle société censée offrir toutes les commodités de vie, où la valeur de la femme ne s'identifie pas par rapport à son hymen. Cette représentation symbolique des contraintes sociales en Algérie, amène la jeune femme à se créer une identité pour échapper à la réalité. Ce mécanisme psychique relève de l'inconscient, régissant la perception du monde, oscillant entre la réalité et la fiction.

L'énonciatrice sous-entend des femmes traumatisées pendant les années 1990, après avoir subi des viols, et des tortures morales. Or, la jeune femme en a été épargnée, car elle s'estimait déjà vieille, en disant :

Mes trente-cinq balais me soulagent, la peur transforme la femme en garce. Je suis trop vieille, ils prendront pour la servitude au maquis l'autre qui a vingt ans...Elle était dans la grotte... elle soignait le bout de son sein ensanglanté. Les griffures saignaient encore légèrement et des croûtes noires...Elle ne peut rien pour son vagin que la douleur a fini par anesthésier (pp. 98-99).

Notons encore qu'il y a une nouvelle ramification discursive sur le sang, étant donné qu'il s'agit d'une période qui est restée gravée dans la mémoire collective algérienne, se manifestant dans l'inconscient de la romancière. Certes, l'énonciatrice est soulagée du fait qu'elle n'attire plus les hommes, mais dans son inconscient, il y a un autre type de frustration sexuelle, parce qu'elle ne s'estime plus désirable. L'expression « trente-cinq balais » connote un manque d'estime de soi. De même, son inconscient est en contradiction, car elle a déjà été abandonnée par son premier amant. Cela relève de l'effet Golem, parce qu'à partir du moment où on a fait comprendre à la jeune femme qu'elle n'a pas de valeur, elle a fini par y croire. Son inconscient s'est construit à partir du comportement de l'homme connotant un discours dégradant, portant atteinte à l'ego de la jeune femme, en la condamnant à croire qu'elle est un déchet de la société. Cette répercussion de l'inconscient sur le subconscient a engendré une défaillance de l'alter-ego féminin, vu le cumul de frustrations tout au long du parcours de vie du protagoniste.

La révolution sexuelle de mai 1968, n'est qu'un prétexte pour que la jeune femme légitime sa vengeance, ce qui explique son trouble obsessionnel compulsif.

Cela se manifeste dans une nouvelle situation d'énonciation où la jeune femme atterrit sur le sol français, en disant : « L'idée du non-retour me tord les boyaux, me presse les tripes » (p. 107). Ce non-retour est la conséquence de l'inconscient qui rappelle au protagoniste ses origines, en dépit de son acharnement à vouloir réussir sa « carrière française ». Il est donc impossible de se détacher de ses origines, encore moins réparer les erreurs du passé, un aspect que le subconscient s'est forgé après des accidents de parcours. Ce dispositif psychologique fait en sorte d'imposer un modèle à l'inconscient du protagoniste, arborant un problème de reconnaissance, parce que l'Autre permet de s'identifier, ce qui rejoint l'idée d'Emmanuel Renault :

autrui n'est pas donné comme une simple altérité comme une autre essence, mais comme une autre conscience de soi, soi-même dans l'autre, et comme une autre conscience de soi qui influe sur les modalités de ma connaissance de moi-même (Renault, 2009, pp. 23–43).

L'évolution psychologique du protagoniste est structurée selon un plan narratif liant deux éléments complémentaires (le subconscient et l'inconscient), régissant l'image de l'altérité de la femme en Algérie, avec une nouvelle image, lorsque la jeune femme s'installe en France. Mais à quel prix serait ce nouveau bras de fer ?

#### **4. Alter-ego et altérité**

Madame Bendjebli est confrontée tantôt à l'homme, tantôt aux contraintes sociétales, obligée de s'inventer un autre Moi pour intégrer la société française, avec une nouvelle image de son identité. Notons qu'il y a une stratification discursive sur le parcours de vie du protagoniste, avec une autre forme de vengeance. D'abord, elle était consentante pour sa défloration hors du contexte de mariage, juste pour délégitimer l'ordre social préétabli par l'homme. Elle a aussi échappé des mains des intégristes, menant une vie de femme universitaire libérée. De plus, c'est son exil en France qui lui a permis d'embrasser la culture qu'elle a toujours convoitée, permettant à son alter-ego de s'identifier après sa rencontre avec Rami. Est-ce que la présence de cet homme dans sa vie contribuerait à la construction de son alter-ego en terre d'exil ? Étant dans un monde utopique, elle est convaincue qu'elle jouit des droits civiques français, pensant pouvoir partager les mêmes valeurs. C'est une remise en question de son identité algérienne, car elle ne garde que des souvenirs sanguinaires, vu sa première expérience sexuelle qui l'a réduite en un instant de jouissance, car elle affirme : « une mutation brutale est vécue en solitaire, à tâtons, sans aucune préparation initiatique » (Bensahli, 2019, p. 30). Dans la période postcoloniale en Algérie, l'aventure sexuelle sans une éducation, pourrait engendrer des répercussions néfastes sur la psyché féminine, comme le vaginisme. Or, cette éducation est une partie intégrante dans la culture occidentale. De fait, l'occidental représente un modèle de référence en matière de

culture sexuelle dans la société algérienne. Ainsi, la jeune femme s'est réfugiée en France pour trouver une oreille d'écoute, et une reconnaissance légitime de son statut de femme. Elle tente de trouver un emploi dans l'enseignement, ce qui arbore une image d'une quête du savoir, mettant en avant un discours relatif au cogito cartésien : « Je pense, donc je suis », légitimant son existence en tant qu'intellectuelle. A contrario, elle se trouve dans un monde où il lui est difficile de se faire reconnaître, car c'est par ses expériences qu'on se construit. De même, la jeune femme se sent toujours rattrapée par son passé, puisque chaque changement lui fait rappeler sa propre culture, comme l'indique l'énonciatrice :

binationaux ! Ce n'est pas tant le mot lui-même qui pose problème, mais la charge péjorative dont il est affublé... Je me sens plus à l'aise avec le terme « biculturels » moins ambiguë... (p. 156).

Le préfixe « bi » ajouté aux mots : « nationaux et culturels » amène l'énonciatrice à tenir un discours sur sa double appartenance, joignant son ego à son alter-ego par rapport aux occidentaux. Cette mise en corrélation fait apparaître un discours sous-jacent sur la complexité d'existence dans un monde étranger. Mais, il est vrai que la tante du protagoniste produit un discours raisonnable sur le rapport du Même à l'Autre en France, en disant : « Chacun de nous ne peut Être que dans le regard de l'autre... » (p. 144).

Plus la jeune femme prend de l'âge, plus elle remet en cause sa féminité, comme l'indique l'énonciatrice : « Dans cette solitude pesante, je ne me sens plus femme » (p. 179). Cela l'a amenée à fonder une relation conjugale légitime avec un algérien en France, ce qui l'a conduit à se comparer à la femme française, car la mère de l'enfant de Rami en est une ; c'est pourquoi elle estime :

Que ferait-il d'une Française qui ne sait pas rendre un homme heureux, qui ne songe qu'à son propre plaisir, qui ne sait pas s'abstraire pour le bonheur de son mari... Dans cette litanie, c'est un profil de la femme idéale, antithèse de l'occidentale, qui se profile en filigrane, mais dans laquelle je n'ai pas vraiment envie de me reconnaître (p. 197).

Ce discours sur la femme française affiche une confrontation du Même à l'Autre. L'énonciatrice vit une relation antinomique avec la femme occidentale, en reniant son alter ego. Elle n'a ni le désir de rester algérienne, ni celui de devenir une citoyenne française, comme elle le souhaitait auparavant. Elle ne voyait pas le revers de la médaille, car cela n'a fait que compliquer ses frustrations, puisqu'elle avoue : « A peine quatre mois après notre mariage, Rami renvoie déjà l'image d'un homme un peu différent, un homme étrange. » (p. 198). Cela prend de l'ampleur jusqu'à ce que ses souvenirs d'enfance resurgissent, lorsqu'elle avoue :

Je vois le spectre d'une enfant qui refuse de remonter sa chaussette juste pour dire Non à un ordre établi, pensant que la volonté pouvait être la source de la solution (p. 241).



Le sort du protagoniste ne correspondait pas à ses attentes, puisqu'elle vivait avec un « pervers narcissique » (p. 246), une pathologie représentant, actuellement, un sujet tabou dans la société algérienne ; c'est pourquoi Dominique Maingueneau dit : « l'œuvre dit son temps » (Maingueneau, 2004, p. 29).

Le pervers narcissique manipule son partenaire sur le plan psychologique pour flatter son ego, en comblant le vide dont il souffre depuis l'enfance, alors qu'avec son entourage, c'est son alter ego qui prend le dessus. On pourrait, en l'occurrence, prendre l'exemple du Docteur Jekyll et Mister Hyde du roman de Robert Louis Stevenson.

Madame Bendjebli n'arrive pas à prouver à sa famille le trouble de personnalité de son conjoint. Partons de (Hyde) qui signifie (cacher) en français, Rami se travestit pour mener une double vie, ce qui rend la vie dure à sa partenaire. On pourrait aussi dire que la jeune femme souffre du syndrome de Stockholm, puisqu'elle est prise comme otage par son mari. Elle n'a ni la possibilité de s'imposer, ni le pouvoir d'affronter son mari, encore moins s'en débarrasser sur le plan juridique. Elle considère son mariage comme un leurre, la faisant osciller entre le déni de Soi et la soumission à l'Autre, comme l'indique l'énoncé suivant :

Je me rends compte avec effroi que je viens de mettre des mots sur ce qui me trouble, me torture, m'assassine lentement, progressivement depuis maintenant plusieurs mois. Depuis le mariage conçu comme un piège (p. 246).

Loin de son pays, la jeune femme vit une autre frustration avec son mari, d'où un nouveau discours sur l'Autre en terre d'exil. Un discours sur la justice qui n'a pas pu délivrer cette femme de son conjoint. Cela s'avère au moment où elle veut faire sortir son mari de son domicile, alors que son médecin lui avoue :

c'est vous qui êtes en danger ! Lui ne craint rien ! De plus, on ne peut rien contre lui ! répond-elle désolée, consciente de l'injustice que le sort et le Droit m'infligent... Donc, en substance, il peut continuer à me violenter en toute quiétude. Le temps qu'ils concoctent leur loi, moi je serai dans une tombe ou à la rue ! (pp. 247–248).

La jeune femme est incapable d'assumer sa responsabilité conjugale, subissant des supplices psychologiques, sans avoir de preuve. Ainsi, elle remet en cause la justice française qui, auparavant, était un modèle pour elle, d'où la présence d'une dystopie dans ce roman. C'est dans cette optique qu'Alain Ehrenberg affirme :

La place accordée à la souffrance psychologique est le fruit d'un contexte par lequel l'injustice, l'échec, la déviance, le mécontentement ou la frustration tendent à être évalués par leur impact sur la subjectivité individuelle et sur la capacité de mener une vie autonome (Ehrenberg, 2022, p. 171).

Cela est manifeste dans l'énoncé suivant : « Merci la loi ! Merci le pays des droits ! » (Bensahli, 2019, p. 249). Cet euphémisme est une sorte de litote, d'où le discours de dénonciation d'une décision, a priori, allant à l'encontre des droits de l'homme, n'accordant pas celui de la femme en détresse. Cependant, il a suffi que les rôles s'inversent pour que les symptômes pathologiques soient manifestes, comme l'indique l'énonciatrice :

Les rôles sont inversés ; je suis devenue l'exemple typique de l'élève qui dépasse le maître. C'est moi qui l'accule sans relâche ; je me surprends parfois à jubiler de cette position de force, je deviens odieuse, ignoble (p. 254).

La soumission engendre une relation toxique entre Rami et Madame Bendjebli, d'où l'effacement radical de la présence féminine dans le couple. Le désir de reconnaissance est manifeste de par le comportement ignoble de la femme, car il est question d'une quête qui a duré un demi-siècle. Elle veut exister malgré l'Autre, dans un autre pays que le leur, en bénéficiant des droits attribués par une institution juridique française.

Ces représentations de l'Autre, permettent à Madame Bendjebli de se reconnaître en tant que femme, suscitant un changement positif sur sa conscience. Son ego a supplanté son alter ego, car son fantasme a pris une forme sensorielle, lui permettant d'être consciente que son subconscient était un modèle préfabriqué par une société patriarcale, caractérisée par la soumission de la femme. C'est à la fin du roman qu'apparaît un déictique temporel représentant une nouvelle situation d'énonciation : « Je dirige mes yeux vers la pendule. Elle indique : 06:10 vendredi 30 janvier 2015 » (p. 256). Cela déduit qu'actuellement, la femme algérienne s'est libérée de manière à ce qu'elle puisse décider de son sort dans tout ce qu'elle entretient.

## 5. Conclusion

Le roman de Hedia Bensahli représente la quête identitaire de la femme algérienne dans la période postindépendance. Le personnage principal du roman est le réceptacle des clichés sur la vie de la femme algérienne, en présence de son Autre : l'homme en Algérie, puis dans la société française. Celle-ci a des représentations dans l'imaginaire collectif algérien, d'où la confrontation d'amalgames entre droit de liberté, et se libérer des contraintes socio-culturelles. Il est donc impossible de dissocier des convictions culturelles établies par l'usage, car c'est un processus psychologique régi par le subconscient, ayant un ascendant direct sur le conscient. Cela contribue à la construction de l'ego qui, par la suite, s'invente un alter-ego en guise de protection d'une altérité masculine, ce que la psyché féminine met en place pour survivre.

## Références

- Bensahli, H. (2019). *Orages*. Tizi-Ouzou: Frantz Fanon.
- Ehrenberg, A. (2022). Le malaise français de l'autonomie. *Le présent de la psychanalyse*, 1(7), 161–171. Paris: Presses universitaires de France.
- Foucault, M. (1968). *L'archéologie du savoir*. Paris: Seuil.
- Freud, S. (1908). La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne. *OCFP VII*, 197–219. Paris: Presses universitaires de France.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris: Seuil.
- Maingueneau, M. (2004). *Le Discours littéraire: Paratopie et scène d'énonciation*. Paris: Armand Colin.
- Nabati, M. (2008). *Guérir son enfant intérieur*. Paris: Fayard.
- Renault, E. (2009). Reconnaissance, lutte, domination : le modèle hégélien. *Politique et Sociétés*, 28(3), 23–43. Retrieved February 26, 2021, from <https://doi.org/10.7202/039003ar>.